

CG CINEMA & AD VITAM  
PRÉSENTENT

# EDEN

UN FILM DE MIA HANSEN-LØVE

avec **FELIX DE GIVRY, PAULINE ETIENNE, HUGO CONZELMANN, ROMAN  
KOLINKA, VINCENT MACAIGNE, GRETA GERWIG, LAURA SMET, GOLSHIFTEH  
FARAHANI, VINCENT LACOSTE ET ARNAUD AZOULAY**

2014 / France / Durée : 2h11

**SORTIE LE 19 NOVEMBRE 2014**

**DISTRIBUTION**

AD VITAM DISTRIBUTION  
71, rue de la Fontaine au Roi – 75011 Paris  
Tél. : 01 46 34 75 74  
contact@advitamdistribution.com

**RELATIONS PRESSE**

Tony Arnoux / Marion Oddon  
6, place de la Madeleine - 75008 Paris  
Tél : 01 49 53 04 20  
tonyarnoux@orange.fr / marionoddon@gmail.com

**Matériel presse téléchargeable sur**  
[www.advitamdistribution.com](http://www.advitamdistribution.com)



## **SYNOPSIS**

Dans les années 90, Paul fait ses premiers pas dans le milieu de la nuit parisienne.

Passionné de musique, il crée avec son meilleur ami le duo de DJ's "Cheers".

Ils trouveront rapidement leur public et vivront une ascension vertigineuse, euphorique, dangereuse et éphémère.

Aspiré par sa passion, Paul en oubliera de construire sa vie.

## LA « FRENCH TOUCH »

---

Il y a eu tellement de French Touch ces dernières années qu'on a presque oublié comment le terme est né. Des French Touch dans la mode, l'architecture, le jeu vidéo, l'automobile, le hamburger et même la pêche à la ligne. Mis à toutes les sauces ces deux petits mots d'anglais servent dorénavant à désigner, non sans un brin de fierté nationaliste, tout ce que notre pays sait faire avec un style particulier, un tour de main « bien de chez nous » que le reste du monde, forcément, nous envie. Au milieu des années 90, quand le terme a commencé à se répandre, il y a pourtant un domaine dans lequel personne ne nous attendait. Bien sûr, d'Edith Piaf à Jean-Michel Jarre des musiciens français avaient déjà connu la gloire au-delà de nos frontières, mais il faut bien admettre qu'un groupe de rock français cela paraissait aussi exotique qu'un fakir groenlandais.

Quelle que soit l'immensité de leur succès national, les tournées à l'étranger d'un groupe hexagonal se limitaient à une poignée de concerts devant quelques expatriés nostalgiques. Et puis, sortie des bois, d'hangars désaffectés, de champignonnières mal gardées ou du Fort de Champigny, une génération de musiciens et de DJ's a changé le regard que le monde portait sur la musique française. Ceux qui ont connu cette période, se souviennent de l'enthousiasme et de la naïveté. Ils étaient 10 la première nuit, 100 la suivante et 1 000 le week-end d'après. Leur vocabulaire s'enrichissait de ces nouveaux mots que nous employons aujourd'hui : mix, remix, flyer, Dj set, maxis... Maintenant cela a l'air un peu idiot mais quand on dansait sur le *Promised Land* de Joe Smooth on avait la certitude que cette musique allait changer le monde, et c'est ce qui est arrivé... en partie du moins. Mais ces pionniers se souviennent aussi, et forcément avec un peu d'ironie, du mépris dont faisait l'objet au début des années 90, la house, la techno, le garage et les autres styles de musique électronique dont les succès planétaires sauvent aujourd'hui quasiment à eux seuls l'industrie du disque.

Si souvent et grossièrement caricaturé ce « boum boum » n'était pourtant que la suite, avec des instruments et une perspective nouvelle, du gospel, de la soul, du funk, de la new wave et de la disco. Rien moins que la dernière grande révolution musicale à ce jour. Cette musique, hormis dans quelques clubs précurseurs et souvent gay comme Le Boy à Paris, on ne l'entendait pas « en discothèques », un terme ironiquement tombé en désuétude depuis. Il fallait s'aventurer dans une de ces raves, plus ou moins clandestines (mais qui s'en souciait à l'époque), qui ont fleuri chaque week-end aux portes des grandes villes à partir de 1991. Il n'y avait ni Google Maps, ni téléphone portable pour rappeler l'infoline quand on s'était perdu. Chaque vendredi et samedi d'interminables files indiennes de voitures et leurs chauffeurs aux pupilles dilatées dans la nuit cherchaient la lumière et les basses. Le jeu de piste initiatique de la « teuf », comme on disait encore. C'était avant les Free Party des années 2000 (mais ça c'est une autre histoire) et tout n'était encore qu'amour et célébration, au son d'une musique qui était en train de naître.

Qu'on préfère l'énergie de la techno, la mélancolie caressante du garage, la trance psychédélique ou le hardcore implacable, nous étions tous des enfants de la House Nation. Ils sont nés dans ces raves, à Mozinor, à l'Ecole Arménienne ou à la Plaine St Denis, les

Daft Punk, Air, Saint Germain, Motorbass, Superdiscount, Stardust, Mr Oizo, Cassius et tous les autres dont les disques ont si bien fait danser le monde que les médias Anglo-Saxons ont dû trouver une étiquette à leur attribuer, la fameuse French Touch. S'il circule dès 1993, le terme ne se répand qu'à partir des années 95/96 quand les albums électroniques français trustent les charts mondiaux plusieurs années durant. Avant ces succès, dans les maisons de disques, il n'y avait bien souvent même pas de service export ou alors il se contentait d'envoyer les disques de Johnny en Belgique et en Suisse.

De F Communications à Versatile ou Solid, des dizaines de labels indépendants, créés par des amoureux, souvent eux-mêmes musiciens, DJ's ou organisateurs de soirées, sont nés à cette époque. Plus encore que les majors de l'industrie du disque, même si EMI-Virgin jouera un grand rôle en distribuant les Daft Punk, ce sont ces micro structures ultra dynamiques qui les premières sont parties à la conquête du monde. Et si la French Touch reste associée à une poignée de musiciens, ce sont aussi des organisateurs de soirées, des patrons de labels indépendants, des journalistes, des graphistes, des vendeurs de disques, des promoteurs de concerts et des millions de danseurs anonymes qui ont vu leur vie sauvée par cette musique comme jadis le rock and roll avait sauvé Lou Reed.

Dans les raves c'est une génération entière qui a trouvé un idéal et un métier. Comme toute utopie les raves n'ont eu qu'un temps et les clubs ont pris le relais avec d'innombrables soirées, d'abord Wake Up initié par le précurseur Laurent Garnier au Rex Club et à l'An-Fer de Dijon, puis toutes les autres comme *Cheers* de Sven Love et Greg Gauthier au *What's up Bar*, au Dancing de la Coupole et enfin au *Djoon*, sans oublier, la soirée emblématique de la French Touch, *Respect* au *Queen* sur les Champs Elysée de 1996 à 1999... Bien sûr il y a aussi eu des cycles, des montées et des descentes... On a connu le retour du rock avec les années 2000, mais le succès d'un groupe comme Phoenix aurait-il été si grand si les DJ's français ne leur avaient pas ouvert la voie ? Et d'ailleurs depuis les enfants de la French Touch, la génération des Justice, Gesaffelstein et autre Brodinski, ont pris le relais.

Depuis vingt ans la musique électronique a pris bien des formes, pour le meilleur comme pour le pire, mais les français sont toujours là. La French Touch c'est beaucoup plus que quelques tubes, quelques disques sur lesquels on a dansé. Cela peut paraître un peu pompeux présenté comme ça mais c'est surtout un grand moment de l'histoire de France, ou tout du moins de la musique en France.

## ENTRETIEN AVEC MIA HANSEN-LØVE

---

### **Comment vous est venue l'envie de raconter vingt ans de la vie d'un DJ ?**

Je suis sortie du tournage d'*Un Amour de jeunesse* avec l'impression d'être allée au bout d'une inspiration cohérente. Je vois mes trois premiers films comme une sorte de trilogie et je ressentais le besoin de tourner cette page. Simultanément, mon frère Sven, qui a été DJ pendant 20 ans, était arrivé au bout d'un chemin, d'une manière de vivre. Il éprouvait lui aussi le besoin de tout reprendre à zéro et commençait notamment à écrire, ce qu'il avait toujours voulu faire. La vision d'*Après Mai*, d'Olivier Assayas, qui raconte son adolescence et à travers elle l'histoire de sa génération a alors servi de déclencheur. Son film m'a permis de me demander : « Et si je faisais un film sur ma génération, sur la jeunesse des années 90-2000, d'un point de vue plus « large » que celui d'*Un amour de jeunesse*, à quoi cela ressemblerait ? ». L'histoire de mon frère, son parcours de DJ depuis la naissance des raves, la découverte de la musique électronique, jusqu'à l'explosion mondiale de la French Touch et une certaine désillusion qui l'a amené à changer de vie, m'ont paru résumer de manière très pertinente l'énergie et les aspirations de ma génération.

### **On croise dans le film des musiciens qui existent réellement et on assiste à la récréation de soirées qui ont réellement eu lieu. En regardant *Eden* on se demande vite qu'est-ce qui est vrai et qu'est-ce qui ne l'est pas ?**

Sven et moi avons en commun la capacité de naviguer simplement entre réalité et fiction. Nous avons le même plaisir à passer de l'un à l'autre. Par ailleurs, Sven n'a jamais cherché à protéger ses souvenirs. Il me les a livrés très librement, il n'y avait pas de censure. Cela nous a permis de partager une totale complicité dans l'écriture. Maintenant, tout se confond, et j'ai du mal à déterminer dans le film ce que Sven m'a raconté, ce qui vient de mes propres souvenirs, ou encore, ce que j'ai inventé. En revanche, nous sommes toujours restés très exigeants voire maniaques concernant la musique, les fêtes, les chanteurs et producteurs de Garage, l'aspect documentaire du film. En étant ici très près de la réalité, en demandant aux acteurs de cette scène musicale de jouer leur propre rôle et en restituant des ambiances de la manière la plus scrupuleuse possible, je visais une certaine authenticité mais aussi une poésie que je trouve dans la reconstitution, à condition qu'elle soit impressionniste, au plus près de la vie.

### **La House, la Techno, le Garage, qui servent de toile de fond à *Eden* sont autant de déclinaisons du dernier grand mouvement musical de notre époque. Suivre un DJ durant les vingt ans qui ont marqué la naissance et l'explosion de cette scène musicale est-il pour vous une manière d'apporter un éclairage inédit sur une révolution culturelle parfois incomprise ?**

La conviction qu'aucun film de fiction n'avait été réalisé sur l'émergence de la musique électronique nous a stimulée. Certes *24 Hour Party People*, de Michael Winterbottom, est une sorte de parent d'*Eden* mais il ne se passe ni à la même époque, ni dans le même pays. La virginité de notre sujet était très excitante pour nous.

Cette histoire, nous aurions pu la raconter à la manière d'une *success story* – le film aurait sans doute été plus facile à monter. Mais, à mon avis, il aurait été moins riche, et moins dans l'humain. C'est pour cela que j'ai pris le parti de me concentrer sur le parcours d'un DJ qui n'est pas le plus emblématique de la French Touch, étant resté dans une forme d'underground, avec une musique qui n'est pas la plus populaire parmi les sous-genres de la musique électronique. Aussi, *Eden* ne prétend pas être LE film définitif sur la French Touch, ni restituer le vécu de tous les acteurs de cette période ; cette histoire, celle de mon frère, est sans doute trop singulière. Mais je pense que sans être archétypale, une telle histoire peut malgré tout devenir emblématique d'un mouvement ou d'une époque, et atteindre, par le biais de l'humain, des sentiments, une forme d'universalité.

### **Comment avez-vous travaillé pour rendre votre représentation de ces soirées aussi crédible et réaliste ?**

Grâce à Sven, j'ai pu sortir très tôt et très jeune, dès 1994 – par exemple au *What's up Bar* à Bastille où Sven et Greg ( l'autre DJ de *Cheers*) mixaient le vendredi soir pendant plusieurs années. C'était un des lieux incontournables de la scène électro à Paris. A la même époque ils étaient résidents sur FG : je les écoutais tous les dimanches, je connaissais les morceaux par cœur. J'ai donc mes propres souvenirs de cette époque qui parfois se confondent avec ceux de mon frère. Nous avons par ailleurs été aidés par des amis de Sven, et nous avons réuni énormément de documents. Sven a repris contact avec Christophe Vix, fondateur du fanzine *Eden*. Celui-ci a retrouvé des flyers précieux pour nous, les numéros d'*Eden* que nous n'avions pas et nous a même prêté des accessoires, comme les chapeaux qu'on voit au début du film. Il y avait aussi les images d'Agnès Dahan, photographe des soirées *Respect* au Queen. Manu Casana, l'un des tous premiers organisateurs de soirées Techno en France, nous a aussi donné des conseils. Il nous a ainsi parlé du Fort de Champigny, lorsqu'on cherchait un décor pour la deuxième rave. En même temps que nous faisons les repérages à Champigny, nous sommes retombés sur des dessins de Mathias Cousin (le dessinateur du *Chant de La Machine*, qui a inspiré le personnage de Cyril), réalisés pendant des raves du Fort de Champigny : ce sont ceux que l'on voit dans les mains de Paul, quand ils rentrent de la rave en métro.

### **Qu'aimez-vous dans cette musique et dans l'univers du garage ?**

Parmi toutes les déclinaisons de la House et de la Techno, j'aime avant tout le Garage, la musique que jouait Sven. Sans doute parce que c'est celle sur laquelle j'ai le plus dansé, par la force des choses. Mais aussi parce que, si c'est une musique de danse, avec un rythme marqué, parfois dur et froid, elle est aussi très chaleureuse et mélodique. J'aime l'importance donnée à la voix, la dimension spirituelle des morceaux, avec ce qu'ils peuvent avoir de direct et parfois très naïf, premier degré.

### **Quel regard portez-vous sur la French Touch dont quelques-uns des acteurs les plus importants sont évoqués dans le film ?**

J'ai eu le sentiment, à tort ou à raison, que raconter la French Touch, ou disons, le monde de la French Touch, était une manière de saisir la spécificité de notre génération, celle des années 90. Il y a quelque chose qui s'est joué là qui résume peut-être mieux l'époque que tout autre fait culturel ou politique. Sven parle souvent de l'hédonisme de sa jeunesse. Je ressens moi aussi une forme d'innocence, un rapport à la vie et au monde d'une grande fraîcheur, que l'on retrouve dans la musique des Daft Punk. Prendre ses rêves d'enfant au

sérieux, décider que la fête et le plaisir c'est la vie, voilà le geste à la fois futile et important de cette génération. Ce qui n'empêche pas, à l'arrivée, une certaine forme de mélancolie, on ne peut pas vivre quinze ans de la fête sans que cela soit un peu destructeur. Mélancolie qui est là en germe dès le départ.

**La musique électronique, la culture club et DJ passent souvent mal à l'écran. Quels pièges souhaitiez-vous éviter pour ne pas montrer cet univers de manière caricaturale ?**

La représentation des clubs au cinéma est souvent très pauvre, réduite à quelques images d'Epinal. Cela tient à la figuration, à l'éclairage, aux choix des musiques, à la mise en scène, au découpage. Bref à tout. Sur chaque point nous avons essayé de mettre les choses à plat, nous aspirions à une forme de nouveauté, de vérité qui ne nous paraissait pas avoir été atteinte dans des fictions... Pour commencer, nous voulions éviter les clichés – par exemple ces plans de figurants bodybuildés, dansant de manière trop « pro ». Ce n'est pas ça la réalité des clubs. Dans les clubs il y a aussi des gens qui sont là par hasard, qui n'ont l'air de rien, s'ennuient ou boivent simplement un verre. Nous avons cherché à restituer la variété des clubs. Nous sommes allés chercher les figurants dans les soirées électro et nous leur avons parfois demandé de bien connaître les morceaux des scènes, car dans les fêtes dont nous nous inspirions, beaucoup avaient un rapport très fort à la musique. A côté de ça, nous les laissons libre de danser comme bon leur semblait – tant qu'ils ne dansaient pas de manière trop anachronique. Nous sommes aussi allés chercher les breakdanseurs de l'époque pour les soirées *Cheers* à La Coupole. L'investissement et l'enthousiasme, bien réel, des figurants pendant les scènes de club m'ont beaucoup aidée, moi mais aussi les acteurs/DJ qui étaient aux platines.

**L'Eden qui donne son titre au film est un fanzine publié par quelques passionnés à l'époque des premières raves, difficile de ne pas aussi penser au jardin d'Eden. Les clubs et les raves sont-ils le jardin d'Eden de la génération des années 90 ?**

J'assume totalement ce double sens. Mon frère et moi avons vécu ces années comme celles de la Dolce Vita. Lui qui avait été un ado compliqué, s'est épanoui d'un seul coup en devenant DJ. Sa vie a complètement changé. Il a été porté par une énergie collective incroyable. Pendant 10 ans, le monde de la musique a été véritablement magique. Cette jeunesse a été incroyablement lumineuse, joyeuse. Je voulais rendre hommage à ces moments-là. J'avais envie de faire un film sur une génération qui s'amuse, qui le revendique et qui en vit, ce qui prend un sens d'autant plus fort aujourd'hui, dans notre époque singulièrement déprimée.

**Mais, paradoxalement, la musique n'est pas tendre avec Paul, le personnage principal du film, elle lui donne une jeunesse magnifique, lui offre un métier puis lui interdit d'en vivre.**

La deuxième partie du film est effectivement beaucoup plus sombre et on peut y voir comme une sorte de désenchantement. Pour autant, ce n'est pas *La cigale et la fourmi*. Je ne sais pas, ne veux pas faire de morale. Pour moi, Paul a accompli son destin, il l'a embrassé, et n'est donc pas passé à côté de sa vie. Certes l'obsession pour la musique l'a empêché de nouer une relation sentimentale stable, certes il y a une part d'échec, de la souffrance mais il a vécu quelque chose d'exceptionnel. Je vois son cheminement à travers la musique et le deejaying comme un énorme et magnifique détour qui le ramène finalement à la littérature.



Paul est quelqu'un qui se cherche, prend des risques, se jette à corps perdu dans la musique en vivant des instants extraordinaires, s'égare et finit, peut-être, par se trouver, ou retrouver. Il est nourri par ce qu'il a vécu, aussi bien par le côté lumineux de son expérience que par les aspects les plus sombres.

**Paul est en constant état d'instabilité émotionnelle. Est-ce son métier de DJ qui l'empêche de nouer une relation stable ?**

Oui, le monde dans lequel il vit ne l'aide clairement pas à construire une relation stable. Mais aussi, je ne peux pas m'empêcher de voir une relation de cause à effet entre son instabilité sentimentale et la constance de son rapport à la musique, la fidélité de sa passion pour le Garage alors que d'autres DJ passent plus simplement d'un style à un autre selon les époques.

**A travers le parcours de Paul se dessine aussi l'histoire d'une génération, dans vos choix du casting avez-vous cherché à révéler une génération d'acteur ?**

Je voulais tourner un film de bande, ce que je n'avais jamais fait auparavant. Les personnages de ce film vivent en groupe. Paul ne se retrouve seul que dans la toute dernière partie du film quand il s'éloigne de cet univers. J'ai cherché, pour la bande, des acteurs qui d'une manière ou d'une autre, pourraient vivre ce film un peu au-delà des besoins de leur strict rôle. Le choix de Félix de Givry a été déterminant. Il n'est pas acteur mais il a une grande aisance devant la caméra et un vrai talent de comédien, avec un jeu tout en nuances. De plus il comprend l'univers de la nuit et des DJ's. Il a même son propre collectif d'organiseurs de soirée, *Pain Surprise*, qui a notamment produit le morceau « Photomaton » du groupe Jabberwocky que j'ai utilisé à la fin du film. Il se perçoit comme un héritier de la génération de la French Touch et possède la même énergie. C'est lui qui a porté la bande du film. Le groupe s'est constitué autour de lui. Avec un équilibre étrange entre les premiers rôles incarnés par des inconnus et les rôles secondaires joués par des acteurs déjà repérés.

**Comment avez-vous travaillé la bande originale du film ? Chaque morceau est quasiment un personnage du film.**

Sven et moi pourrions expliquer longuement les raisons du choix de chacun des morceaux présents dans Eden. Dès l'écriture du scénario nous réfléchissions à quel morceau nous voulions pour chaque scène, ainsi qu'à la question de l'homogénéité et de l'évolution de l'ensemble. Il était important pour nous que ce film soit aussi une sorte d'hommage au Garage.

A chaque étape, de l'écriture au tournage et évidemment au mixage, nous nous sommes demandés comment les morceaux allaient vivre. Je voulais que la musique soit très concrète et incarnée. Qu'on comprenne ce que fait le DJ, qu'on le ressente. Parallèlement à ça, Félix et Hugo ont vu Sven des semaines avant le tournage : il leur donnait des « cours » de mix. Les figurants étaient préparés aussi. Tout était mis en œuvre pour qu'une vraie « communion » entre les acteurs/DJ, les figurants, la caméra et la musique, puisse avoir lieu au moment du tournage.



**Vous montrez une face moins glamour de la vie du DJ, qu'on imagine souvent courir le monde de fête en fête une coupe de champagne éternellement à la main. Tous les DJ's ne sont donc pas David Guetta ?**

J'ai voulu faire un film qui soit dans l'humain et pas dans le fantasme. Mon frère et moi tenions à ce réalisme, même s'il aurait été plus simple d'être dans le cliché et dans une représentation plus euphorique du métier de DJ. Ce métier ce n'est pas uniquement la Jet Set et le champagne. Nous voulions une représentation juste de cet univers et tant pis si elle ne correspond pas toujours à ce que les gens imaginent et ont envie de voir. Je ne pense pas que cela enlève quoi que ce soit à la beauté du métier de dj et à cet univers de la musique que de montrer aussi les moments plus difficiles ou tristes qui font partie de la vie.

**Le film est en quelque sorte rythmé par les apparitions des Daft Punk, qui deviennent de plus en plus célèbres. En même temps, et c'est un des ressorts comique du film, ils sont refoulés des clubs car personne ne connaît leur visage. Au-delà de l'effet comique est-ce que ce n'est pas symbolique d'une musique que tout le monde connaît mais qui reste en même très mystérieuse ?**

J'ai toujours pensé qu'il y avait une forme de grâce chez les Daft Punk, dont la musique est désormais omniprésente tout en restant mystérieuse. Thomas Bangalter et Guy-Manuel De Homem-Christo ont très tôt soutenu *Eden* en acceptant l'utilisation de leur musique pour un montant symbolique. Mais s'ils devaient être présents dans le film, ils tenaient à l'être tel qu'ils l'ont été dans cette histoire, c'est-à-dire comme des êtres humains et pas comme des robots fabriqués pour les médias. Ce qui correspondait à la manière dont nous voulions les montrer. Cela n'enlève à mon sens rien à leur caractère insaisissable et à la force que véhicule leur musique – au contraire.

## SUR LA MUSIQUE / SVEN HANSEN-LØVE

---

### **Sueño Latino – *Sueño Latino (Illusion First Mix)***

Je découvre ce morceau à l'âge de vingt ans, et dans son sillage tout un mouvement musical. Une révolution est en marche. Une musique sans concession, hédoniste. Elle ne repose sur aucun autre postulat que la recherche du bien-être, la communion avec le monde et les autres. Contrairement aux musiques populaires antérieures (punk, rock, etc.), elle ne comporte pas encore de message politique. Mélodieuse, avant-gardiste - le morceau utilise un « sample » de Manuel Göttsching, artiste issu de la scène expérimentale -, cette musique ne ressemble à rien de connu.

Avec Mia, il nous est apparu comme une évidence qu'Eden devait débiter avec ce morceau et son remix cosmique de Derrick May. Tout, depuis sa pochette fleurie et colorée, sa durée alors inhabituelle (11 minutes), jusqu'à ses multiples contrastes - robotique, planant, psychédélique - contribue à en faire l'incarnation du style musical qui célèbre le chant des machines : la techno des débuts.

### **C.Dock presents - *Happy Song (4007 Original Mix)***

Un titre chargé en souvenirs et en émotion. New York. 1996. Kiss FM. L'émission de Tony Humphries. L'émerveillement dès la première écoute. Je trouve les références dans la playlist du maître. En rentrant à Paris, je harcèle le label pour obtenir une copie vinyle. Puis je joue le disque à la radio, en soirée, jusqu'à ce qu'il devienne rayé et inaudible. Un morceau minimaliste, simplissime. Des années plus tard, j'allais apprendre sur le tournage, de la bouche même de Tony Humphries, qu'il s'agit en fait d'un remake/ hommage d'une chanson de Nathalie Cole, *This Will Be...* Une voix lead haut perchée, des cœurs hystériques posés sur un rythme brut ; un piano euphorisant, une mélodie inouïe - en somme la quintessence du garage.

## **Daft Punk - *Veridis Quo***

Un choix de Mia, que j'ai approuvé sans réserve. Pour cette scène spécifique, il nous fallait un morceau des Daft Punk plus surprenant, un titre rare, voire méconnu, apparaissant comme égaré sur un album décrié par certains pour son orientation « mainstream ». Une merveille de mélancolie disco qui colle parfaitement avec l'atmosphère générale du film et de cette scène en particulier. J'ai retrouvé ces quelques mots, que j'avais écrits il y a bien longtemps, et qui reflètent exactement ce que je ressens à l'écoute du morceau:

### ***Discothérapie (extrait)***

Eblouis par les spots,  
et les sourires argentés,  
nous faisons le deuil de notre jeunesse.

Mais nous portons aussi un regard sans complaisance,  
lorsque la lumière se rallumait,  
et que le chant se terminait,  
sur nos meilleurs amis -  
qui n'étaient rien d'autre que le reflet de nous-mêmes.

## **M.K. - *The Mkappella***

Au début des années 90, autre découverte essentielle : un artiste, un remixeur hors norme, M.K., aka Marc Kinchen.

Il rencontre un succès important avec sa version de *Nightcrawlers* en 1994, aujourd'hui un classique. Pourtant, il ne touche rien sur son remix. L'histoire voudrait qu'il n'ait été payé que 500 dollars pour ce titre qui se vendra par la suite en centaine de milliers d'exemplaires. Il enchaîne alors remix sur remix, toujours pour des sommes modiques, avec sa « patte » bien à lui, des voix découpées et reconstruites, des lignes de basse simples et efficaces, des riffs d'orgue ou de piano bien accrocheurs, un rythme « swing ». Puis on n'entend plus parler de lui pendant des années, il tombe dans un quasi-oubli, avant de ressurgir vers 2010, et de devenir une superstar, à la faveur d'une musique tout d'un coup devenue « tendance », quoique plus orientée grand public. Un parcours qui n'est pas anodin, surtout si l'on songe aux thématiques du film.

Cependant nous avons choisi un titre moins connu, *The Mkappella*, un petit secret caché sur la face b d'un morceau qui fut lui un grand succès : *Burning*, sorti alors sur son propre et désormais mythique label, Area 10.

**Juliet Roberts – *Caught In The Middle (Gospel Revival Mix)***

A nouveau remontée dans le temps : l'année 1992. Greg Gauthier et moi sortons tout juste de l'adolescence. Nous n'avons alors qu'une envie, qu'une aspiration : faire la fête. Justement, quelqu'un (Christophe Vix sans doute) nous invite au Cirque d'hiver où se déroule une soirée inédite. La musique est 100% garage, les dj's sont Eric Candy et David Serrano (l'un et l'autre décédés depuis, emportés par le sida), peut-être aussi DJ André. Le public : gay, l'atmosphère joyeuse, ludique, chaleureuse, renforcée par un décor insolite. Nous entrons dans la salle. La foule se soulève aux premières notes de *Caught In The Middle*. Tout le monde chante. La salle vibre. Je garde en tête le refrain, et le hook (l'accroche) « my heart beats... beats like a drum », pendant des semaines. Je veux tout savoir sur cette musique. Elle ne me quittera plus.

Dans le film, nous avons rendu hommage à cette soirée, ainsi qu'à ses deux djs mythiques, les premiers à avoir joué du Garage à Paris, en France. Malheureusement nous n'avons pu tourner au Cirque d'hiver, que nous avons remplacé - avec succès, il me semble - par le musée des Arts Forains.

LA BANDE-ORIGINALE DU FILM SORTIRA LE 10 NOVEMBRE EN CD ET EN DIGITAL

Label : HAMBURGER RECORDS / Distribution : SONY MUSIC



## **LISTE ARTISTIQUE**

Paul : Félix De Givry  
Louise : Pauline Etienne  
Stan : Hugo Conzelmann  
Cyril : Roman Kolinka  
Arnaud : Vincent Macaigne  
Julia : Greta Gerwig  
Margot : Laura Smet  
Yasmin : Golshifteh Farahani  
Thomas : Vincent Lacoste  
Guy-Man : Arnaud Azoulay  
Quentin : Ugo Bienvenu  
Guillaume : Paul Spera  
Nico : Laurent Cazanave  
Anaïs : Zita Hanrot  
Anne-Claire : Sigrid Bouaziz  
Renee : Arsinée Khanjian  
Hervé: Sébastien Chassagne  
Saïd : Slim Trabelsi  
Theodora : Léa Rougeron  
Physio Stéphane: François Buot  
Lise: Zite Vincendeau-Verbraeken  
La India : La India  
Lauren : Asha Thomas  
Sabrina : Aude Pépin

## **LISTE TECHNIQUE**

Réalisation : Mia Hansen-Løve  
Scénario : Mia et Sven Hansen-Løve  
Production : CG Cinéma  
Producteur : Charles Gillibert  
Assistante : Princiã Car  
Chargée de production : Nathalie Dennes  
Chargée de production : Violaine Gillibert  
Co-production : Blue Film Prod  
Coproducteur : Patrick André  
1ère Assistante réalisatrice : Marie Doller  
2ème assistante réalisateur : Céline Bailbled  
Scripte : Clémentine Schaeffer  
Directrices de casting : Antoinette Boulat,  
Elsa Pharaon  
Directeur de production : Albert Blasius  
Régisseur général : Eric Simille  
Chef opérateur – cadreur : Denis Lenoir  
1er assistant opérateur : Sarah Dubien  
Chef opérateur son : Vincent Vatoux  
Chef costumière : Judy Sgrewsbury  
Chef décorateur : Anna Falguères  
Directeur de post-production : Luc Pourrinet  
Chef monteuse : Marion Monnier

**AD VITAM - France – Couleur – 2h11 – Formats: 2.39 – Dolby 5.1**

*Red Bull France soutient le 4ème long métrage de Mia Hansen-Løve et propose une exposition-publication autour du film, sous la forme d'une carte blanche à la photographe Estelle Hanania et l'écrivain Angie David.*

*Red Bull France a soutenu la démarche créative du film par le biais du Red Bull Studios Paris (où a été enregistré une partie de la BO) et de la production d'une exposition - publication qui sera présentée à la Galerie 12Mail / Red Bull Space la semaine de la sortie du film. Deux artistes féminines issues de la même génération, Estelle Hanania (photographe, lauréate du prix photo du festival de la ville de Hyères en 2006) et Angie David (écrivain, auteure de plusieurs biographies et romans parus chez Léo Scheer) ont eu carte blanche pour donner leur vision du film et son tournage, en liaison avec Mia et Sven Hansen-Løve. Pas de placement produit donc, mais des regards croisés, des visions obliques sur un film générationnel et singulier.*

*Si Estelle Hanania nous montre comment l'on recrée le Paradis grâce aux artifices du cinéma en s'attachant à ses côtés (les décors, les figurants, les moments en suspens), Angie David raconte comment l'on en est chassé en retraçant l'histoire d'une amère victoire : celle des musiques électroniques en France des années 90 à nos jours, celle d'une génération qui après avoir frappé aux portes du paradis a du redescendre sur terre.*

*Eden / 12Mail - Red Bull Space*

*Du 18 au 21 novembre 2014.*

*Vernissage le jeudi 20 novembre de 18h à 21h.*

*12 rue du Mail, 75002 Paris. [infos@12mail.fr](mailto:infos@12mail.fr)*

*[www.12mail.fr/2014/08/eden](http://www.12mail.fr/2014/08/eden)*

